

16^{ème} Chapitre de l'Abbé Général pour le CFM – 12.09.2012

“Tel est le troisième degré d'humilité : se soumettre au supérieur en toute obéissance, pour l'amour de Dieu, à l'imitation du Seigneur, dont l'Apôtre dit : ‘Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort’. (Ph 2,8)” (RB 7,34)

Saint Benoît nous demande ici de refléter dans notre vie en communauté l'attitude de Jésus durant sa vie terrestre, en particulier durant sa passion et sa mort, comme nous l'avons déjà vu. Comme Jésus s'est soumis au Père par amour en totale obéissance, ainsi, à nous aussi est demandé et donné de nous soumettre à nos supérieurs par amour de Dieu. Or, si pour Jésus le Supérieur et l'Aimé était le Père seul, pour nous c'est comme si nous devons vivre cela avec une distinction : nous devons obéir aux supérieurs par amour de Dieu, aimer Dieu en obéissant aux supérieurs et obéir aux supérieurs en aimant Dieu. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Peut-être saint Benoît veut-il nous mettre en garde contre le danger de confondre obéissance et affection. Il est vrai qu'au chapitre 72, il demandera que les moines “aiment leur abbé d'une affection sincère et humble” (RB 72,10), mais justement, ici aussi il demande que la qualité de l'affection soit la sincérité et l'humilité, ce qui nous fait comprendre qu'entre supérieurs et frères ou sœurs, on ne peut se limiter à une affection de sympathie.

Pour mieux comprendre, je pense qu'il est utile de méditer en même temps sur le troisième et sur le cinquième degré de l'humilité : “Voici le cinquième degré d'humilité : découvrir à son abbé, par un humble aveu, toutes les pensées mauvaises qui viennent à l'âme ainsi que toutes les fautes qu'on aurait commises en secret. L'Écriture nous exhorte à cette pratique lorsqu'elle dit : ‘Révèle ton chemin au Seigneur et espère en lui.’ (Ps 36,5).” (RB 7,44-45)

Saint Benoît nous demande donc un rapport de transparence avec notre abbé ou abbesse, et en citant le Psaume 36, il nous aide à comprendre que cette transparence, même si elle révèle nos pensées et failles cachées, est surtout un partage avec le supérieur de notre chemin, le chemin de notre vie, de notre vocation, de notre vie intérieure, avec tous ses hauts et ses bas, y compris les chutes : “Révèle ton chemin au Seigneur et espère en lui.” Le fait d'examiner ensemble le chemin de notre vie est au fond la condition d'une véritable relation d'obéissance avec nos supérieurs et aussi la condition pour une véritable affection réciproque. Le supérieur n'est pas appelé à être notre papa, notre maman, notre ami, mais avant tout le père et pasteur qui nous accompagne sur le chemin de la vie et de la vocation. C'est ainsi qu'il nous engendre vraiment et qu'il est vraiment notre ami, parce que sa compagnie devient l'instrument privilégié à travers lequel Dieu nous fait avancer, grandir, mûrir jusqu'à atteindre notre maturité en Christ, la maturité de notre vocation.

Au fond, “l'obéissance totale – *omnis oboedientia*”, est vraiment totale si elle ne se limite pas aux actes et services particuliers qui peuvent être demandés de temps en temps, mais est obéissance confiante et transparente d'un chemin. La vie est vécue en “totale obéissance” si tout le chemin de la vie est animé par le souci de suivre non pas notre caprice, mais vraiment le Christ qui nous conduit à la vie éternelle avec nos frères et sœurs. L'obéissance, dans la Règle, signifie accepter de faire un chemin dans lequel les supérieurs et la communauté nous guident et nous accompagnent vers la plénitude de notre destin. Les supérieurs qui donnent des ordres mais n'accompagnent pas sont peut-être de bons capitaines, mais pas des pasteurs et des pères ou mères.

Toutefois, s'il n'y a pas en nous la disponibilité à nous laisser guider sur un chemin,

l'obéissance se réduit à un automatisme dont le seul résultat se limite au bon fonctionnement de certaines choses. Mais l'obéissance monastique et chrétienne est pour la vie, pour que la vie soit guidée et portée par notre docilité vers le Seigneur qui est Chemin, Vérité et Vie de notre existence (cf. Jn 14,6). Elle est vraiment, comme celle de Jésus, une obéissance "jusqu'à la mort" (Ph 2,8 ; RB 7,34), ce qui ne veut pas dire que c'est une obéissance qui nous fait mourir, mais une obéissance de toute la vie.

Quand dans la relation avec le supérieur domine la sympathie ou l'antipathie, quand domine la flatterie, on perd le niveau profond de l'obéissance. C'est comme si le chemin devenait moins important que la relation personnelle, si bien que, lorsque disparaît la sympathie ou que change le supérieur, on s'aperçoit qu'on n'a pas progressé sur le chemin de la vie et de la vocation.

C'est ce que je remarque également comme abbé général. Je suis magnifiquement accueilli, avec beaucoup de belles cérémonies et de nombreux signes de sympathie et d'affection, qui sont certainement sincères et me font aussi plaisir. Mais parfois c'est comme si tout s'achevait là, car au moment de regarder en face les problèmes et les fragilités des communautés, des supérieurs, des membres de la communauté, et donc au moment de regarder honnêtement le chemin qu'on est en train de faire ou pas, on n'est plus d'accord pour s'impliquer, pour se faire aider. L'affection au fond s'avère ne pas être vraiment "sincère et humble". On ne manifeste plus au supérieur la fragilité cachée et les chutes personnelles, parce qu'on n'est pas disposé à faire du chemin avec lui à la lumière de ce que le Seigneur veut et fait parmi nous. Alors, je comprends que la relation devient inutile, vaine, et qu'après la ferveur de la première "idylle", c'est comme si nous n'avions plus rien à nous dire et à vivre ensemble.

Heureusement l'expérience inverse est celle que je fais le plus souvent, sinon cela me déprimerait, mais je me rends compte qu'il y a des situations qui, refusant tacitement de faire un chemin ensemble, restent pour ainsi dire en arrière, même si apparemment elles vont mieux que d'autres, et on ne sait plus quoi faire, sinon prier, pour rattraper le chemin perdu.

Mais cela doit être avant tout une préoccupation personnelle de chacun, parce qu'au fond, dans ces degrés de l'humilité, ce que saint Benoît nous demande est une vraie liberté à vivre l'obéissance. Pour obéir comme une machine, il n'y a pas besoin d'être transparent sur ce qui se passe dans notre cœur ni sur les étapes du chemin. Il faut un profond sens de la liberté pour obéir comme Jésus a obéi au Père, avec amour et en donnant toute sa vie ; et il faut un profond sens de la liberté pour demander humblement de l'aide sur nos difficultés et nos propres misères. Ici Saint Benoît invite à la transparence, mais ne l'impose pas : il la demande comme choix qui ne saurait être imposé. Qui utilise ce que dit saint Benoît dans la Règle pour obliger quelqu'un à l'ouverture de conscience n'a rien compris à l'extrême respect qu'a saint Benoît de la liberté de chacun sur le chemin de la conversion. Ce qui n'est pas librement confié, dans la patiente construction d'une relation de confiance, et dans la conscience que une telle attitude est positive pour la croissance et la liberté personnelle, ne fera jamais progresser personne. Si la transparence est importante pour faire un chemin, il ne faut pas oublier qu'il y a aussi un chemin dans la transparence elle-même, un chemin durant lequel doit grandir la confiance et l'humilité des personnes, également des supérieurs. C'est seulement si on respecte la nécessité d'un chemin à tous les niveaux qu'on évite d'abuser de la liberté des personnes et qu'on leur permet de grandir vers une maturité humaine et monastique qui soit vraie et humble.